

Paris en 1814

Ce texte, inédit en français, est dû à Dorothy Gies Mc Guigan, une universitaire américaine autrice de travaux importants sur les archives et la correspondance de Metternich. Distanciés et non dépourvus d'humour, ils présentent l'intérêt considérable d'une mise en perspective avec le point de vue français.

Ils font la part belle au Prince de Talleyrand dans leur partie concernant la fin de la campagne de France (ci-après) et le Congrès de Vienne.

Traduction JM Bader (jeanmarie.bader@gmail.com)

Dans la capitale française, le découragement gagnait en ce rude hiver 1814, malgré les quelques victoires de Napoléon en février. Le baron de Saint Aignan avait raison : les gens aspiraient à la paix, et rien qu'à la paix. Dans un silence lourd et sans joie, les Parisiens assistaient au défilé des prisonniers russes et prussiens sur les boulevards. L'angoisse des habitants monta d'un cran quand ils apprirent que l'armée constituait des réserves de munitions et acheminait de l'artillerie vers la capitale : Napoléon avait donc l'intention de livrer bataille jusque dans la ville-même ! [...]

Peu de voitures circulaient sur les boulevards, l'ensemble des chevaux ayant été réquisitionnés. Dans les rues, on ne voyait que des vieillards, des enfants et des invalides que les blessures reçues lors des campagnes précédentes rendaient inaptes au service.

L'évolution de la situation en cette fin février, retenait toute l'attention d'un observateur redoutable. Et d'autant mieux qu'il n'avait rien d'autre à faire. Il y avait plusieurs mois déjà que Talleyrand, parlant de Napoléon, avait déclaré à la marquise de la Tour du Pin :

« *C'est un homme fini [...] un homme qui se cachera sous un lit.* »¹

- Et après ? »

C'était la question que tout le monde se posait.

Charles-Maurice de Talleyrand, apparenté à une des plus vieilles familles de la noblesse française, avait été destiné à la prêtrise en raison de son pied-bot. [...] L'ensemble de sa vie s'inscrivit en rébellion contre cette profession non choisie.

Il s'était déclaré pour la Révolution dès les premiers jours, conscient du profond besoin de réformes que connaissait la France, mais avait sauvé sa tête sous la Terreur par un exil en Angleterre puis en Amérique. Il s'y était lié avec Alexander Hamilton et le journaliste britannique William Cobett.

A son retour en France, en 1797, il avait été nommé ministre des Relations Extérieures par le Directoire, sur l'intervention d'une de ses maîtresses, et avait assuré sa

carrière en se liant très tôt à un jeune général corse qui devint rapidement Premier Consul puis Empereur.

Talleyrand avait toujours fait preuve d'un instinct de survie exceptionnel. Il avait résisté à plusieurs bouleversements et envisageait le suivant avec une parfaite équanimité. Il était, de plus, versé en diplomatie, activité à laquelle un nouveau régime ne pouvait apporter que peu de changements.

Il était tombé en disgrâce auprès de Napoléon après sa critique publique de l'aventure espagnole. [...] et Napoléon lui imposa, à ses frais, l'incarcération des Princes d'Espagne dans son château de Valençay. En lui retirant par ailleurs ses charges lucratives, le monarque avait commis l'erreur de le pousser à rechercher d'autres sources de revenus, en admettant, bien sûr, que le ministre ait eu besoin d'être encouragé à ce genre d'initiative.

Dès l'entrevue d'Erfurt, à l'automne 1808, Talleyrand avait fourni la preuve de son aptitude à jouer sur plusieurs tableaux : A titre de contrepartie aux informations capitales qu'il livrait au Tsar pendant les soirées chez la Princesse de Thurn und Taxis, il avait obtenu, pour son neveu et héritier Edmond de Talleyrand-Périgord, la main de la Princesse Dorothée de Courlande, l'une des plus riches héritières d'Europe, à laquelle l'avait mené son père naturel, le Comte Batowski, qu'il avait connu en Pologne.

Le mariage de cette jeune fille de seize ans, sous la contrainte du Tsar à qui sa mère n'avait rien à refuser, n'avait pas constitué un franc succès.

Edmond était un jeune homme de belle prestance, mais superficiel et très porté sur les jeux de hasard à gros enjeux, tendance qui s'était amplifiée depuis qu'il disposait de la fortune de sa jeune épouse. Avec Dorothée, il n'avait en commun que trois enfants conçus pendant ses brèves apparitions au domicile conjugal. La plupart du temps, il était en campagne, et depuis l'été précédent, vivait à Berlin en tant que prisonnier de guerre.



Anna Dorothea von Medem, vers 1795 par Marcello Bacciarelli

Dorothee, trop emaciee a son arrivee a Paris pour compter parmi les jolies femmes, avait acquis dans l'intervalle une beaute tres particuliere. Toujours mince, un teint d'ivoire, de grands yeux bleus si sombres qu'ils semblaient noirs – un bleu d'enfer, notera Sainte-Beuve – un port de tete gracieux, Dorothee, selon Remusat, ressemblait a un bel oiseau de proie.

Un esprit vif et une conversation brillante ajoutaient encore a sa seduction.

La duchesse de Courlande avait accompagne sa fille cadette a Paris en 1809, et etait tombee immediatement sous le charme de la ville et sous celui de Talleyrand. Une tendre relation unissait depuis lors le cosmopolite sexagenaire et la duchesse a qui la quarantaine conferait une delicatesses de porcelaine.

D'une ardente bonapartiste, elle s'etait muee en fervente du ministre, et passait pour la reine du « serail » sur lequel il regnait.

A ce moment-la, suite a sa brouille avec Napoléon, Talleyrand etait presque completement exclu de la vie politique, conservant toutefois son siege au Conseil de regence et sa fonction honorifique de Vice-Grand Electeur. Napoléon, apres la bataille de Leipzig, en automne 1813, avait recherche un diplomate experimente, susceptible de negocier au mieux avec les Allies, et avait donc essaye de convaincre Talleyrand de reprendre le por-

tefeuille des Affaires etrangeres. Talleyrand avait refuse. Rusé et spirituel, parfaite illustration du « Grand seigneur, mechant homme » mis en scene par Molière ², le teint de cire, le regard hautain et le sourire narquois de celui qui comprend tout et garde ses secrets, Talleyrand, en cet hiver 1814, attendait de voir les choses evoluer.

Mais son opportunisme et le cynisme de ses calculs ne l'empêchaient pas de rester fidele au petit cercle de ses vrais amis. Il etait meme etonnamment sentimental. Dans ces semaines de crise, alors que les Allies remportaient les victoires decisives a deux jours de marche, il trouvait chaque matin le temps de rediger un petit billet a l'attention de la duchesse de Courlande : « *Je vous aime, chere amie de toute mon ame, dans les tems durs comme dans les tems plus doux. Je vous presse contre mon coeur. Adieu* »

Ou encore « *Dans ce tems-ci, on aime mieux que jamais ceux que l'on aime. Voilà ce que je me dis tous les matins en m'eveillant et en pensant a vous, chere amie* »³.

S'il prenait un repas hors de son magnifique hotel de la rue Saint Florentin, sur la place de la Concorde, c'etait le plus souvent au domicile de la duchesse de Courlande, rue Drouot.

« *J'irai dîner tranquillement chez vous dans le silence. Le coeur et l'esprit sont bien dans votre petite chambre. Adieu, je vous aime de toute mon ame.* » lui écrivait-il. Il faisait presque quotidiennement une visite a Dorothee et a ses enfants et le soir venu, une apparition aux Tuileries, le temps d'être vu, d'échanger quelques mots polis avec l'Impératrice et de jouer une ou deux parties de cartes.

Plus tard dans la journée, Talleyrand tenait sa propre cour dans les salons superbement decorees de la rue Saint Florentin. Ces salons, et notamment celui dit « de l'aigle », constituaient « la scene qui convenait a ce brillant comedien » Installé sur un sofa, balançant son pied handicapé, Talleyrand calmait les inquietudes de son serail avec les nouvelles fraiches de la journée : « *Le bulletin de demain nous dira ce que nous devons croire. Cela ne sera pas probablement d'accord avec la modeste verite : mais on nous compte pour rien, et nous devons être contents de ce que l'on nous dit* »

Le dimanche, Talleyrand assistait fidelement a la messe dans la chapelle des Tuileries, ce qui lui permettait de se tenir informe des derniers potins de la Cour. La fin de l'office du 16 janvier 1814 donna lieu a un dernier échange violent avec Napoléon. L'Empereur cherchait a convaincre son ex-ministre de représenter la France a Châtillon, ce que Talleyrand déclina. Napoléon se dé-

clara déçu de l'échec des négociations avec l'Espagne. Dès que Talleyrand rappela ses réserves à ce sujet, l'Empereur l'interrompit rageusement et le menaça d'emprisonnement. Les témoins de la scène étaient persuadés d'assister à la fin du Prince, mais le duc de Bassano demeura introuvable, et l'impérial courroux partit en fumée.

Le lendemain, Talleyrand écrivait à la duchesse de Courlande « *L'orage est passé, mais il faut prendre des précautions.* »

Il n'attendait pas grand-chose des négociations à Châtillon « *...les mauvais restent toujours mauvais. Quand on a fait des fautes par la tête, tout est pardonnable. Quand on a péché par le cœur, il n'y a pas de remèdes, et par conséquent pas d'excuses. [...] Ce billet est à brûler* » écrit-il.

En février, les chevaux de Talleyrand furent réquisitionnés, de même que les vaches de sa propriété de Saint-Bris, qui fournissaient la crème pour sa table et le lait pour les enfants de Dorothee.

A la nouvelle que Blücher se trouvait à deux jours de marche de Paris, et que les Autrichiens campaient à Troyes, il envoya toutes les dames de son entourage, la



La chapelle des Tuileries (reconstitution)

petite Charlotte, Dorothee et ses enfants, son épouse Catherine et un groupe d'amies, avec leurs femmes de chambres et leurs dames de compagnie, se réfugier dans le château de son neveu, à Rosny-sur-Seine, à quelque soixante kilomètres au nord-ouest de Paris. Bon gré, mal gré, la duchesse de Courlande se joignit à l'expédition. Avec le départ de son entourage féminin, le moral de Talleyrand chut considérablement. « L'incertitude est quelque chose que l'esprit ne sait plus maîtriser, quand on n'est plus très jeune. » écrivait-il. Qu'allait-il arriver ? Vers la mi-février, alors que Napoléon obtenait encore quelques brillants succès, apparut un des vieux amis du Prince, Emmerich Joseph duc de Dalberg.

Natif de Mayence, le duc était le neveu de Karl Theodor de Dalberg, ancien Electeur ecclésiastique de Mayence, puis prince-primat de la Confédération du Rhin. Il connaissait bien les dames de Courlande, ayant

ramené Johanna au château familial après son escapade avec un violoniste italien. Le duc faisait partie du Corps Diplomatique français, mais se situait alors parmi les opposants à Napoléon. Il avait pris parti pour les Royalistes qui travaillaient à une restauration des Bourbons et espérait gagner Talleyrand à sa cause. Celui-ci, quoique n'ayant encore rien décidé, avait quelques bons conseils à lui donner.

« Les Alliés négocient avec celui qu'ils devraient détruire, lui dit-il. Il sera le plus malin. Quand il aura signé un traité de paix, qu'advientra-t-il de nous ? Mais une paix conclue avec Napoléon ne tiendra jamais dans la durée. » Dalberg serait-il en mesure de trouver quelqu'un de suffisamment audacieux pour traverser la zone des combats pour avertir les autorités alliées que les discussions de Châtillon étaient inutiles, et leur suggérer de marcher directement sur Paris ? ⁴

Oui, Dalberg connaissait l'homme d'une telle mission. Un jeune légitimiste de ses amis, le baron de Vitrolles, ne demandait qu'à rencontrer le comte d'Artois pour lui parler du mouvement royaliste qui existait en France.

Vitrolles accepta immédiatement la dangereuse mission que lui proposait Dalberg : aller évoquer la question des Bourbons avec les Alliés. Pour cela, il devait parvenir à leur Quartier Général, ce qui supposait beaucoup de savoir-faire et de sang-froid, dans la mesure où il risquait autant, en chemin, d'être fusillé comme traître par les Français que comme espion par les Alliés.

Il avait besoin de la plus solide des accréditations, alors que Talleyrand refusait, non seulement de lui donner un écrit de sa main, mais même simplement de le rencontrer.

Il est possible que la duchesse de Courlande ait fait office d'intermédiaire. Elle connaissait bien le baron qui,



Eugène François Auguste d'Arnauld, baron de Vitrolles

dans les années 1790, avait vécu avec un groupe d'émigrés aux environs de sa propriété de Löbichau. Ce fut Dalberg, en définitive, qui établit la seule accréditation que Vitrolles fut autorisé à emporter : une chevalière de cornaline aux armes des Dalberg, et un billet à l'encre sympathique sur lequel étaient écrits

les noms de baptême de deux dames viennoises que Dalberg et Stadion⁵ avaient beaucoup connu dans leur jeunesse.

« Avec cela, vous parviendrez à Stadion » avait promis Dalberg, en lui confiant, de plus, une courte note destinée à Nesselrode. « Mais, ajouta-t-il, méfiez-vous de Metternich. Le ministre autrichien n'est pas sûr »

L'émissaire prit la diligence le matin du 6 mars, à destination de Lyon. D'après ses papiers, il était un homme d'affaires suisse qui allait visiter ses possessions françaises.

A Paris, dans les derniers jours de mars, Talleyrand, préparant sa fuite à tout hasard, expédia des vêtements et un coffre de valeurs à Rosny.

Le 24, la duchesse de Courlande revint à Paris « pour se réchauffer », déclarant qu'elle se sentait mieux à même de s'entendre avec une armée d'occupation qu'avec cinquante femmes recluses dans un château glacé à la campagne.

Comme Talleyrand l'en avait priée, elle amenait avec elle la petite Charlotte.



Johann Philipp Karl Joseph,
comte de Stadion-Thannhausen

Le prince était enchanté : « Mon ange, nous dînons ensemble, mais je vous verrai avant d'îner. Dieu, que je vous aime. Ma matinée commence exactement comme je l'aime, un billet de vous et Charlotte déjeunant sur mon lit. »

Mi-mars, la rumeur avait circulé que le duc d'Angoulême, neveu de Louis XVIII, avait fait son entrée dans Bordeaux, conquise par

Wellington, sous les vivats de la foule.

Talleyrand évaluait la situation avec calme et objectivité : Si Napoléon signait immédiatement la paix avec les Alliés, cette nouvelle n'avait aucune incidence dans la mesure où il sauverait son trône. Mais s'il poursuivait le combat, Bordeaux prendrait une importance symbolique considérable. « Brûlez ce billet » avait-il écrit à la duchesse, sachant qu'on le surveillait et qu'il arrivait à son courrier d'être ouvert par la police. La duchesse n'avait pas obéi.

Talleyrand a-t-il participé à la conspiration légitimiste de février-mars 1814 ? Il entretenait du moins des relations suivies avec les royalistes présents à Paris et avait facilité la mission de Vitrolles, que, toutefois, il ne

connaissait pas personnellement. Ce soutien indirect ne le compromettait en rien, mais lui laissait toutes les portes ouvertes.

Le prince, semble-t-il, partageait les conclusions de Metternich : Napoléon avait délibérément, par son attitude, provoqué l'échec du Congrès de Châtillon, et perdu par là sa légitimité au trône. Malgré cela, il fallait envisager l'hypothèse d'une régence, à laquelle les militaires porteraient certainement son fils. Jusqu'à fin mars, l'un à Paris et l'autre sur ses chemins, derrière les armées alliées, ne donnaient guère de chances aux Bourbons, dénués de puissance militaire et de soutien populaire.

Talleyrand, comme Metternich aussi, espérait que Napoléon serait tué dans les derniers jours de combat. Cet homme à lui seul représentait le principal obstacle à la paix. Avec sa disparition, toutes les perspectives se seraient éclaircies.

« Si l'Empereur était tué, nous aurions alors le Roi de Rome et la régence de sa mère. Les frères de l'Empereur seraient bien un obstacle à cet arrangement par l'influence qu'ils auraient la prétention d'exercer, mais cet obstacle serait facile à lever : on les forcerait à sortir de France » écrivait-il le 17 mars à la duchesse. Jamais, il n'aurait pris le risque de se découvrir à ce point avec une autre personne.

Trois jours plus tard, nouvelle lettre dans le même sens : « L'Empereur mort, la Régence satisferait tout le monde, parce que l'on nommerait un Conseil qui plairait à toutes les opinions. » Resterait à déterminer qui présiderait ce Conseil de régence, et deviendrait par là le plus proche collaborateur de l'Impératrice.

Il avait bien une idée à ce sujet...

Que Talleyrand ait envisagé la Régence et commencé, comme toujours, à en imaginer les contours, ressort d'une petite intrigue de Palais qu'il mit en œuvre dans ces moments troublés. Dorothee était une des dames d'honneur de Marie-Louise. Alors qu'elle se trouvait encore à Rosny, il s'arrangea pour qu'elle soit de service à partir du 1er avril, date qu'il prévoyait comme fin de règne pour Napoléon, que celle-ci se produise du fait d'une révolte à Paris ou par une victoire des Alliés.

Que Dorothee, sur qui il savait pouvoir compter, se trouve être, à ce moment-là, l'une des deux ou trois femmes les plus proches de l'Impératrice, était le genre de précaution dans lequel il excellait.⁶

Les Parisiens étaient partagés entre angoisse et fatalisme. La monnaie avait disparu. Les dames de la haute société, comme les épouses des maréchaux, cousaient leurs bijoux dans la doublure de leurs corsets et main-



Le château de Rosny sur Seine (état actuel)

tenaient leurs voitures attelées. Si d'aventure les cosaques et les Prussiens atteignaient Paris en premier, la ville pouvait brûler comme naguère Moscou.

Talleyrand avait tranquilisé la duchesse : « *Tant qu'elle (l'Impératrice) est ici, Paris est plus habitable qu'aucun autre endroit. Si elle partait, il faudrait s'arranger pour n'avoir point d'obstacle et partir immédiatement.* »

Le 28 mars, le Conseil de régence tint une dernière séance aux Tuileries, sous la présidence de Marie-Louise, et en présence des personnes que Napoléon avait choisies pour la conseiller : son frère Joseph, Cambacérès, Lacépède, Clarke, Savary, Champagny et Talleyrand.

La question en débat était de savoir si l'Impératrice et le Roi de Rome devaient demeurer à Paris. La majorité des présents le souhaitaient, mais Joseph lut une lettre de Napoléon qui exigeait leur départ. L'Impératrice ré-

pondit à son mari : « *Je suis sûre que cela aura un effet terrible sur le peuple de Paris.. Je me recommande à la divine Providence, persuadée que rien de bon n'en résultera.* »

Le lendemain matin, une longue colonne de voitures sortit des Tuileries sous la pluie « comme un cortège de funérailles » écrira plus tard un témoin, en direction du château de Rambouillet, au sud-ouest de la capitale. Dix grandes berlines de voyage pour l'Impératrice, son fils et leur suite, puis les carrosses du sacre, protégés par des bâches, et enfin les fourgons chargés des bijoux de la couronne, de la vaisselle de porcelaine et de vermeil et du Trésor impérial, répartis en trente-deux coffres.

Le Conseil de régence participait également à cet exode, à l'exception de Talleyrand, qui avait pris sa décision et s'apprêtait à jouer la partie suivante.

1. Georges Lacour-Gayet « Talleyrand », Paris, 1930, II, 325

2. Dom Juan

3. « Talleyrand intime, d'après sa correspondance inédite avec la duchesse de Courlande » Paris, édition non datée, 3 et 27 janv. 1814. Les premières pages de l'ouvrage ne sont pas numérotées.

4. Id 20 mars 1814, 170. Ce billet de Talleyrand qui indique avec une étonnante clarté le point de vue de son auteur à la veille de la chute de Napoléon n'a pas été acheminé par la poste, mais porté par un laquais à Rosny. Il contient des précisions à ce sujet : « C'est Macoucy qui vous porte cette lettre que vous brûlerez aussitôt que vous l'aurez lue. C'est essentiel. En général, chère amie, ne gardez point de lettres. » Fort heureusement, la duchesse ne tint aucun compte de cette demande.

5. Johann Philipp Karl Joseph, comte de Stadion-Thannhausen et Warthausen. Ministre des Affaires Etrangères de l'empire austro-hongrois à partir de 1805, il fut remplacé par Metternich en 1809. Chef de file des « faucons » il était partisan d'une ligne dure vis-à-vis de la France napoléonienne.

6. Talleyrand intime 21 mars 1814, 176. Talleyrand écrit : « Ce matin, avant le dîner, j'ai été chez Madame de Brignole qui m'a dit "Est-il vrai que vous avez demandé directement à l'impératrice que Madame de Périgord fût de service au mois d'avril ? " J'ai répondu que je n'avais fait aucune demande à l'impératrice [...] On m'a répondu à cela "On me l'a dit au Palais » Cf également 19/3 (166), 20/3 (170), 21/3 (175) et 22/3 (179).